

euls dité statistique »



Grâce au télescope James Webb, opérationnel depuis quelques mois, la recherche de signaux venus d'ailleurs a pris un nouvel essor.

© AFP

plus avancée que la nôtre, mettons de 500 ou 1.000 années. D'autant plus que la distance qui nous en sépare devient un obstacle énorme, jusqu'à justifier cette absence de contact. Pour Carl Sagan, « l'absence de preuves n'est pas la preuve de l'absence », note Nathalie A. Cabrol. Ce qui a changé aujourd'hui, c'est la multiplicité des projets qui tentent d'intercepter des signaux de provenance extraterrestre. Il y a bien quelques phénomènes qui offrent un terrain à creuser, à l'instar des sursauts radio rapides. Dans ses derniers chapitres, le livre de Nathalie Cabrol se veut ainsi plus spéculatif. Stephen Hawking, lui, se méfiait, pensant qu'il ne fallait pas chercher le contact avec d'autres civilisations, que c'était dangereux. A qui l'avenir donnera-t-il raison ?

e dure

comme un problème, et non comme un paradoxe.

Pour Pierre Lagrange, sociologue des sciences, « le problème est que les solutions imaginées partent du principe que si des extraterrestres étaient proches, nous devrions automatiquement les voir. Cela revient à prendre au sérieux comme modèles de contact les scénarios des séries B des années 1950, comme *Le jour où la Terre s'arrêta*, et à oublier deux très bonnes raisons de penser autrement. La première concerne la difficulté à "voir" les faits en science ; la seconde, notre capacité à comprendre une forme d'intelligence profondément étrangère à la nôtre. »

Pour le chercheur Robert A. Freitas, le paradoxe n'en est pas un et ne peut pas être exprimé dans une forme syllogistique paraissant acceptable. Il le caricature en inventant le « paradoxe du lemming » : « Si la Terre était vide de toutes espèces sauf celle des lemmings, alors, les lemmings devraient être partout. »

Le problème est que les solutions imaginées partent du principe que si des extraterrestres étaient proches, nous devrions automatiquement les voir

Pierre Lagrange sociologue des sciences

”

L'histoire oubliée de Nohra, le premier camp de concentration nazi



Jusqu'à 270 prisonniers y furent dénombrés, avant que ce camp ne soit dissous au profit de celui de Bad-Sulza.

LE FIGARO

RÉCIT

PIERRE AVRIL

Du premier camp de concentration nazi, il ne reste aucune trace, sauf l'emplacement d'un terrain enneigé dans la campagne de Weimar. Mais de ce rien, Florian Kleiner et Christian Handwerck tirent un pan d'histoire toujours salutaire lors des multiples dates anniversaires de la tragédie nazie.

Le 30 janvier 1933, il y a 90 ans, Adolf Hitler est nommé chancelier par le président von Hindenburg et, très vite, la machine répressive s'installe. C'est ce minuscule rouage des futures persécutions de masse, conduisant à la mise à mort de 6 millions de Juifs, que ces deux citoyens ordinaires originaires de Weimar tentent aujourd'hui de documenter en faisant revivre la mémoire du lieu.

Le premier est ingénieur à l'université de physique de la ville. Il avait 4 ans à la chute du mur, en 1989. De quinze ans son aîné, le second est technicien en informatique dans l'administration gérant les parcs de la région. Tous deux gèrent un musée de bric et de broc situé au sous-sol d'un bâtiment communal, fermé les mois d'hiver, un local, prêté par la mairie, dont ils payent l'électricité et le chauffage. « Nous essayons de maintenir les choses en vie avec des moyens limités », expose Florian Kleiner en présentant l'unique pièce attestant de la présence à Nohra, hameau attaché à la ville de Weimar, du premier camp de l'ère national-socialiste.

« Dans cette commune, les pouvoirs impérialistes ont installé, en mars 1933, le premier camp de concentration fasciste en Thuringe », poursuit-il. La plaque est posée à même le sol du musée, et la terminologie utilisée par ses auteurs communistes atteste que l'histoire tourmentée de l'Allemagne pousse loin ses ramifications. La Thuringe fut le premier Land à avoir été gouverné par les nazis, en décembre 1929, dans le cadre d'une coalition de droite, après l'échec de la République de Weimar. Son premier ministre de l'Intérieur, Wilhelm Frick, fut pendu à Nuremberg, de même que le « Gauleiter » de Thuringe, Fritz Sauckel.

Après-guerre, la région fit partie de l'ex-RDA et aussi bien Weimar que Nohra hébergèrent des milliers de militaires soviétiques. A la chute du Mur, cette mémoire a disparu. Erigée par les édiles est-allemands, la plaque commémorative du camp n'a plus intéressé personne et a fini dans les réserves d'un sous-sol communal, avant d'être remise à Florian Kleiner et Christian Handwerck. Puis, la Thuringe est devenue le fief de la branche radicale du parti d'extrême droite AfD, dont l'influent chef, Björn Höcke, est placé sous surveillance par le Bureau défense de la Constitution.

Une mosaïque à garder en vie

« A Weimar, à partir des années 1990, il n'était question que de Goethe et de Schiller. On n'a retenu de la ville que son passé culturel, en oubliant ce qu'il y avait derrière », regrettent les deux militants. Du camp de Nohra, par temps clair, on aperçoit à quelques kilomètres le clocher mémorial de Buchenwald, érigé par les Soviétiques en 1950. Le célèbre camp de concentration - où furent internés et périrent respectivement 250.000 et 56.000 détenus - fut érigé en 1937. Quatre ans plus tôt, dès le 4 mars 1933, le camp de Nohra amorçait, à sa minuscule échelle, une décennie de répressions puis d'exterminations. « Ce sont ces petites pièces de la mosaïque que nous voulons garder en vie », explique l'ingénieur en physique.

Avant même l'arrivée au pouvoir d'Hitler, le hameau de Nohra hébergeait une école paramilitaire - Heimschule - installée sur un terrain d'aviation, dirigée par un officier, Egon von Pirch, qui, lors des anniversaires, arborait la croix gammée. A Berlin, dès le 4 février 1933, les prémices d'un état d'exception se mettent en place. Au lendemain de l'incendie du Reichstag, le 27 février, les premiers militants communistes sont arrêtés. En Thuringe, favorisée par son ancrage national-socialiste, la police reçoit l'ordre d'ériger des camps pour interner ces derniers à titre préventif. « Ces arrestations ont rapide-

ment entraîné une surpopulation dans les prisons de droit commun », écrivent les historiens Udo Wohlfeld et Folk Brukhardt dans un ouvrage consacré au réseau des camps de Thuringe.

L'école de Nohra fait vite l'affaire. Son deuxième étage est entièrement nettoyé. Des bottes de paille sont achetées 30 Reichsmark pour coucher les détenus du KPD, notamment ceux élus au parlement régional. Son directeur, Egon von Pirch, devient le chef de prison et ses jeunes élèves les gardiens.

Les premiers jours, l'atmosphère est quelque peu surréaliste. Lors des dernières élections démocratiques du 5 mars, destinées à préparer le régime dictatorial nazi, les prisonniers de Nohra reçoivent ordre de voter. Une urne est apportée dans les cellules, et les communistes ressortent plébiscités du scrutin de la prison. A l'échelle nationale, le KPD reçoit 12 % des voix, contre 42 % pour le NSDAP d'Hitler.

Le souvenir peine à s'affirmer

Jusqu'à 270 prisonniers furent dénombrés à Nohra, avant que le 12 avril, le camp soit dissous, remplacé par celui de Bad-Sulza, 30 kilomètres plus loin, dont il ne reste également aucun vestige. Certains y furent transférés, d'autres libérés. L'un est mort de pneumonie dans la prison-école, et une petite poignée atterrit en 1937 à Buchenwald. Dans ce temple de la mémoire nazie qu'est devenu ce dernier site, le souvenir de son ancêtre à Nohra peine à s'affirmer.

Le 27 novembre dernier, sous la neige, des groupes de lycéens allemands originaires de Duisbourg se pressent devant un mémorial fleuri en mémoire des victimes juives. Lors de chaque visite, leur guide, Marie-Louise, explique à ce jeune public qu'il y eut aussi des précurseurs à Buchenwald et Auschwitz. « Il est triste que seuls ces camps soient fréquentés et que les autres, comme Nohra, soient relégués à l'oubli », explique la jeune historienne. « Le souvenir ne doit pas être ritualisé, et ça vaut particulièrement en Allemagne, où l'on est très fier de notre effort mémoriel. C'est pourquoi il est également important de travailler sur cette histoire locale. » Dans les écoles de Thuringe, regrette-t-elle, « la période nationale-socialiste est noyée dans l'enseignement général de l'histoire » et les lycéens de la région sont trop peu nombreux à visiter Buchenwald.

A Nohra, Florian Kleiner et Christian Handwerck souhaiteraient qu'un petit mémorial soit érigé sur la terre nue.

A Weimar, à partir des années 1990, il n'était question que de Goethe et de Schiller. On n'a retenu de la ville que son passé culturel

Florian Kleiner et Christian Handwerck gérants du musée de Nohra

”



Christian Handwerck et Florian Kleiner sur l'emplacement du camp de Nohra, dont il ne reste aucun vestige.

© PIERRE AVRIL